

## Pourquoi tant de réticences ?

En pédagogie Freinet, nous n'avons pas attendu les découvertes récentes des neurosciences pour considérer l'enfant dans sa globalité et pour savoir qu'en matière d'apprentissage, il est vain de ne solliciter que son cogito : avec lui le corps, le relationnel, le sensible, l'affectif, le social, le vécu..., tout est partie prenante, tout participe du processus, comme l'affirme l'invariant 14 : « L'intelligence n'est pas, comme l'enseigne la scolastique, une faculté spécifique fonctionnant comme en circuit fermé, indépendamment des autres éléments vitaux de l'individu. »

Le corps, dès lors bien présent dans nos démarches, a fait l'objet de plusieurs numéros du *Nouvel Éducateur*.

Mais qu'y trouve-t-on, sinon sa prise en compte dans les différentes disciplines scolaires qui occupent, elles, le centre du propos ? On a démontré, par exemple, comment la poésie, charnelle par essence, parle au corps tout autant qu'à la tête ; par exemple, comment l'étude du milieu passe par la sollicitation des sens ; ou comment la ruche/classe, qui ne contraint pas l'enfant à l'immobilité habituelle à l'école française, l'autorise au contraire à des déplacements libres.

Mais cela ne devrait pas nous exonérer d'une réflexion spécifique sur l'EPS, comme nous le faisons dans les autres disciplines au sein des secteurs mathématique, français, musique, arts, étude du milieu, recherche.

Or il n'existe pas de secteur EPS, et le dernier numéro de notre revue – qui s'appelait encore *L'Éducateur* – portant sur le sujet remonte à 1971 et avait pour titre : « Pour une gymnastique à l'école » ! (La réflexion y était déjà bien amorcée, comme on pourra le voir dans les extraits qu'en a tirés Catherine Chabrun dans ce numéro.)

Pour quelles raisons cette discipline – trois heures hebdomadaires quand même dans les instructions officielles ! – n'a-t-elle jamais fait vraiment l'objet d'un intérêt particulier chez nous, quand on sait par ailleurs celui que nous manifestons en général pour la recherche dans le monde de l'éducation, et que dans celui des pratiques sportives, les théoriciens ne manquent pas ? (On pourra à ce propos lire plusieurs contributions théoriques dans ce numéro.)

Tentons quelques hypothèses.

À l'instar de nombreux enseignants qui obéissent ainsi plus ou moins consciemment aux demandes sociétales voilées dont les parents sont les porte-paroles privilégiés, aurions-nous la même indifférence envers une matière non intellectuelle – et de facto perçue comme insignifiante au regard d'une préparation à la vie professionnelle ?

Ou encore, pris dans la mouvance actuelle du consumérisme outrancier, délèguerions-nous aussi aux clubs sportifs le loisir d'accroître chez nos enfants l'habileté, l'agilité, la coordination..., tout en sachant pourtant que les clubs de foot accueilleront toujours les garçons et les associations de majorettes les filles des milieux populaires ;

aux autres clubs, plus huppés, plus exigeants en matériel, le soin de veiller au bon développement physique des enfants de la bourgeoisie ?

Serions-nous également victimes de ce discrédit (il ne date pas d'hier !) jeté sur la réflexion en EPS souvent avec une mauvaise foi exemplaire (que dénonce Didier Delignères dans une interview qu'il a accordée au *Nouvel Éducateur*), comme en témoigne l'aventure du « référentiel bondissant » ?

Penserait-on encore qu'il suffit de donner un ballon aux enfants pour qu'ils s'organisent et s'agitent et se dépensent et se développent harmonieusement ? Tout en ayant observé cent fois comment les garçons vont s'en emparer pour occuper le terrain en s'identifiant à leurs idoles aux chaussures à crampons, tandis que les filles, cantonnées sur la bordure et le peu d'espace qui reste des cours d'école, les observent en essayant d'éviter les balles envoyées avec violence ? (Je caricature à dessein. Mais pas vraiment.)

Ou serions-nous tout simplement réticents à parler de pratiques jugées par nous un peu ordinaires, ou banales dans le mouvement, au regard de ce qui peut se faire dans d'autres disciplines, ou dans d'autres classes Freinet ?

Enfin l'opposition coopération/compétition à laquelle on associe presque automatiquement le sport est-elle si répulsive qu'elle empêcherait même toute entrée dans la réflexion ? (On lira également dans ce numéro une analyse sur ce couple infernal.)

Pourtant... – et alors là, comment éviter le *c'était mieux avant, autrefois*, quand on palliait déjà l'absence de sport à l'école en jouant dans la rue, qu'on y courait, qu'on inventait des jeux collectifs, hors du regard des parents, qu'on s'éclatait, nous les filles avec trois balles contre un mur qu'on savait faire rebondir et rattraper, qu'on sautait à la double corde agitée par des mains, des bras sacrément bien cordonnés... – il s'agit aussi, aujourd'hui, entre autres finalités importantes liées à l'EPS, de lutter contre l'obésité et le manque de tonicité qui gagnent les enfants rivés à leurs écrans, et que signalent de nombreuses études.

À lire ce numéro, on voit malgré tout que des pratiques existent dans nos classes, en lien avec ce qui nous rassemble, avec notre éthique : plusieurs collègues ont accepté de décrire des séances d'EPS qui permettent d'ouvrir des perspectives audacieuses, créatives, joyeuses, prometteuses de lendemains qui bougent dans le rythme des pulsions corporelles...

On pourra lire aussi, lancé par le chantier outils, un appel à la création d'un nouveau groupe qui réfléchira, dès novembre de cette année, plus particulièrement à l'« éducation physique et sportive », en pédagogie Freinet.

Alors, on retrouve les manches et on y... court ?